

# Réflexions sur deux visions du monde

## 1 Avant-propos

Nous vivons dans un monde dominé par une vision à la fois scientifique et progressiste du monde. Les idées dominantes sont :

- Le déterminisme scientifique
  - o Tout ce qui est, tout ce qui se passe sur terre, même la vie, est le résultat de lois physiques ou mathématiques. La vie est le résultat de réactions chimiques, de combinaisons de molécules. Tout a une explication scientifique (même si nous ne la connaissons pas encore).
- Le progrès
  - o Même s'il a des aspects négatifs, le progrès est « globalement » positif et ne saurait être remis en cause.
  - o Le progrès est scientifique, technique, ou économique.
  - o La solution à un problème, quel qu'il soit, viendra du « progrès ». Il en va ainsi des maladies –la recherche médicale permet de mieux soigner– comme du réchauffement climatique –la technique permettra de trouver une solution pour en palier les effets.
  - o Le progrès est infini. Non seulement nous pourrons, mais nous devons toujours progresser. L'idée de se satisfaire d'une situation donnée, quelle qu'elle soit, n'est pas admissible. C'est l'idée qu'« on n'arrête pas le progrès », que l'on peut comprendre de deux façons : étonnement devant une nouveauté, ou constat (résigné, fataliste ?) que nul n'est capable d'arrêter cette mécanique du progrès.

La perception que nous avons du monde est éminemment subjective. Nous percevons le monde à travers les lunettes déformantes de nos croyances et de nos connaissances. Nous interprétons tout ce que nous disent nos sens pour le faire « coller » avec notre schéma de pensée : dix témoins de la même scène vont en faire dix descriptions différentes –et parfois opposées ; le pessimiste va voir ce qui va mal, l'optimiste va voir ce qui va bien.

- Ce qui renforce notre croyance est enregistré.
- Ce qui va à son encontre est au choix
  - o complètement occulté parce que trop dérangeant : inconsciemment, le cerveau a refusé de prendre en compte les informations transmises par les sens
  - o mis en doute et rejeté ; les informations ont bien été prises en compte, mais elles sont mises en doute (« j'ai dû me tromper »)
  - o accepté s'il existe une façon de rendre ce qui a été perçu compatible avec les croyances, en faisant des hypothèses (« ça doit être parce que... ») ou en le qualifiant de statistiquement exceptionnel.

Nous pouvons accepter facilement de revoir notre opinion sur un point particulier, mais nous pouvons très difficilement remettre en cause nos croyances fondamentales, celles qui ont toujours dicté notre conduite, nos raisonnements. Cela signifierait admettre qu'« on s'est trompé depuis le début ».

Une telle remise en cause ne peut venir que si une crise très grave de l'individu vient l'affaiblir : traumatisme (physique ou surtout psychique), maladie grave, dépression, toutes ces situations dans lesquelles un individu perd ses repères, et se met à douter du bien fondé de ce en quoi il croyait.

Le dialogue entre deux personnes ayant des croyances différentes ne peut qu'être un dialogue de sourds si elles essaient de se convertir mutuellement. Les croyances sont inaccessibles à la raison, à l'argumentation. Nul n'a jamais été convaincu par quiconque d'avoir la foi.

Aujourd'hui, les idées de déterminisme scientifique et de progrès sont devenues des croyances, des actes de foi –y compris chez des personnes religieuses, comme le prouve l'exemple des Etats-Unis. Le progrès est globalement positif, puisqu'il permet (en vrac) de voyager vite, de soigner des maladies autrefois mortelles, de regarder la télévision, de discuter avec des personnes à l'autre bout de la planète, de manger des fruits du bout du monde en toute saison.

Compte tenu de ce qui précède, il est donc inutile d'argumenter en disant par exemple :

- qu'autrefois on n'avait pas besoin de voyager vite parce qu'on avait le temps de prendre son temps
- que c'est le progrès, avec ses produits chimiques, son alimentation trop riche, son stress des mégapoles, son air et son eau pollué, etc... qui est la cause des maladies qu'il essaie de soigner
- que les veillées créaient entre les générations et entre membres d'une communauté un lien social que la télévision a tué
- que parler avec quelqu'un au bout du monde et ne pas se rendre compte que son voisin de pallier est décédé depuis 10 jours n'est pas à proprement parlé une amélioration (un « progrès ») dans la communication
- qu'avant que le progrès en fasse des produits stéréotypés mûris artificiellement, les fruits de nos jardins avaient autant de goût que les fruits des tropiques
- etc...

Inutile d'argumenter... à moins que vous-même ou un proche ait été touché personnellement par la maladie de l'amiante ou de la vache folle, ou un cancer « chimiquement provoqué », ou soit dépressif à force de solitude morale, de stress, ou ait assisté impuissant à une catastrophe « naturelle » à laquelle l'homme aurait beaucoup contribué en réchauffant le climat (Katrina à la Nouvelle-Orléans par exemple),

Inutile d'argumenter... et pourtant voici quelques idées qui pourraient être à la base d'une autre vision du monde.

Le but est ici de présenter de façon très schématique comment fonctionne le monde vivant, comment l'homme a pu être parfaitement intégré à ce monde, comment il s'en est séparé, et les conséquences qui en ont résulté.

## 2 Le fonctionnement de la biosphère

On appelle ici biosphère l'ensemble de tous les organismes vivants –depuis les organismes monocellulaires jusqu'aux plantes et animaux évolués, humains compris- et de l'environnement dans lequel ils vivent –eau, air, sol.

La biosphère est constituée d'un empilement hiérarchisé de systèmes vivants, du plus élémentaire au plus complexe :

- Très schématiquement : les cellules constituent des organes qui forment des organismes vivants regroupés en communautés cohabitants au sein d'écosystèmes locaux, interagissant entre eux au sein de la biosphère dans son ensemble
- à tous les niveaux, les parties constitutives ont pour objet la stabilité du tout dont elles font partie et qui seul peut assurer leur propre survie. Exemples :
  - o dans chaque être vivant, les cellules qui le constituent contribuent au maintien en bonne santé du corps ; si le corps meurt, les cellules meurent aussi
  - o dans chaque écosystème, les espèces contribuent au maintien d'un équilibre. Ainsi, les prédateurs contribuent au maintien en bonne santé de l'écosystème (savane, forêt...) en éliminant les individus malades ; si les populations d'herbivores déclinent, les prédateurs n'auront plus à manger, mais la végétation va également se transformer et affecter tout le système.
  - o Chaque écosystème (forêts tropicales, déserts, glaces polaires...) contribue à un équilibre plus global de la biosphère ; des atteintes importantes à un écosystème local peuvent rejaillir sur l'ensemble de la sphère : modifications de la composition de l'atmosphère, du régime des pluies et de la répartition des eaux, des vents, des courants marins –le gulf-stream qui assure un climat tempéré en Europe occidentale risque fort de disparaître avec les glaces arctiques.

Cet empilement hiérarchisé de systèmes vivants est le résultat de centaines de millions d'années d'évolution.

Lorsqu'il n'y a pas de perturbations majeures de l'environnement dues à une cause externe –modifications de l'activité solaire, mouvements des plaques tectoniques affectant les reliefs et courants marins, forte activité volcanique, chute d'une météorite comme celle qui a contribué à la disparition des dinosaures-, la biosphère tend vers la stabilité.

- la compétition initiale disparaît au profit de la coopération (pollinisation des plantes à fleurs par les abeilles, élimination des individus malades par les prédateurs, fixation de l'azote pour les plantes par des bactéries...). La compétition, « la lutte pour la survie » n'est qu'une phase transitoire nécessaire à l'établissement d'un système stable. Les organismes vivants vont éviter la compétition en se spécialisant.

- Ainsi, chaque organisme vivant trouve sa place dans le système, sa « niche écologique » où il remplit une fonction précise. Une espèce commune n'est pas dominante par rapport à une espèce rare ; elle remplit seulement une fonction qui nécessite qu'elle soit plus répandue pour que le système soit stable.
- les systèmes fonctionnent en cycles fermés, conditions nécessaires à la stabilité :
  - o cycle de l'eau : évaporation => condensation => pluie ou neige => rivières => mer => évaporation
  - o cycle du carbone : absorption du gaz carbonique par les plantes (photosynthèse) => stockage du carbone dans la matière organique => libération du carbone dans l'atmosphère par la décomposition de la matière organique (sous forme de méthane qui va s'oxyder en gaz carbonique) ou sa combustion (production directe de gaz carbonique)
  - o chaînes alimentaires : plantes vertes pour la photosynthèse => herbivores => prédateurs => décomposeurs => plantes vertes

Le résultat « obligatoire » de l'évolution est que les organismes vivants sont les plus adaptés au milieu qu'ils occupent, et que ce milieu est celui qui leur convient le mieux. Ceux-ci ont donc tous intérêt à sa stabilité.

Cette stabilité est obtenue par une autorégulation. Chaque système a mis en place des mécanismes lui permettant de compenser des perturbations –dans certaines limites- pour revenir à la stabilité.

L'exemple le plus évident est celui de la relation proie - prédateur.

- « naturellement », les populations de prédateurs diminuent par manque de nourriture si les proies viennent à se raréfier.
- Plus significatif, certains prédateurs vont avoir deux portées en un an au lieu d'une en cas de prolifération de leurs proies.
- Certains herbivores repoussent hors du troupeau les animaux les plus vieux et les plus faibles, pour inciter les prédateurs à les attaquer –exemple de coopération entre proies et prédateurs.

L'adaptation à une modification de l'environnement est une autre forme de régulation. Il s'agit là de changer légèrement une des caractéristiques du système pour éviter une perturbation plus grande.

- face à un poison nouveau –le DDT, insecticide créé par l'homme- l'adaptation a été le moyen pour certains insectes de ne pas disparaître –ce qui aurait bouleversé beaucoup plus l'écosystème. L'évolution est une façon de préserver un équilibre.

Cette régulation existe aussi à un niveau beaucoup plus global :

- A l'échelle géologique des temps, la vie (animale et végétale) régule la composition de l'atmosphère pour maintenir les meilleures conditions de vie.
- Depuis que la vie existe sur terre, l'activité solaire a varié de 30%. L'incidence sur la température moyenne de la terre a été « amortie » par des changements de la composition de l'atmosphère.
- Au niveau de la planète, la vie régule les teneurs en nitrates, ammoniacque et méthane dans l'environnement.

Ces mécanismes de régulation sont « inscrits » chez les êtres vivants. On peut y voir une manifestation de l'instinct, une réaction déterministe en fonction de signaux physiques ou chimiques, ou une réaction consciente à une modification de l'environnement ; on ne peut nier que ces mécanismes existent.

D'une façon ou d'une autre, chaque être vivant possède une connaissance héritée de millions d'années d'évolution. Cette connaissance lui permet d'avoir un comportement adapté à sa propre préservation et à la préservation de son environnement –les deux étant indissociables.

La capacité de régulation des systèmes a ses limites. Lorsqu'une perturbation est trop forte, la stabilité des systèmes est remise en cause, et il faut du temps pour retrouver un autre état stable.

Les « cataclysmes naturels » (invasions de sauterelles ou de criquets, désertification...) sont souvent vus comme la preuve que la « nature » est le lieu de changements et de luttes perpétuelles. Ils montrent au contraire ce qui arrive quand un équilibre est rompu –souvent par l'homme.

- L'introduction d'une nouvelle espèce –animale ou végétale- dans un écosystème peut conduire à un déséquilibre majeur.
  - o Elles peuvent conduire à la désertification complète comme ce fût le cas sur un îlot inhabité où des lapins ont été introduits pour le plaisir de quelques chasseurs. Faute de prédateurs, ils ont proliféré,

- broutant l'herbe et les jeunes pousses d'arbres. La végétation disparaissant, l'érosion a lessivé les sols. L'îlot autrefois verdoyant et fertile est devenu désertique.
- Plus généralement, une nouvelle espèce, si elle survit dans son nouvel environnement, risque fort de proliférer en l'absence du mécanisme régulateur qui existe obligatoirement dans l'environnement d'où elle vient –souvent une autre espèce vivante ou des conditions climatiques. Depuis des siècles, de telles introductions sont le fait de l'homme –volontairement ou involontairement.
  - Il en va de même de l'élimination d'une espèce, qui, ne jouant plus son rôle de prédateur ou de proie, entraîne la prolifération ou la disparition d'autres espèces.
    - L'élimination d'une étoile de mer sur les côtes californiennes a entraîné la disparition de nombreuses autres espèces, y compris des espèces qui lui servaient de nourriture et auraient donc dû proliférer.
    - La capture en très grande quantité de grenouilles au Bangladesh, pour le commerce, a entraîné une prolifération d'insectes (la lutte contre ces insectes a d'ailleurs coûté plus que ne rapportait le commerce des grenouilles...). Si nous n'avons pas aujourd'hui la certitude que les invasions de sauterelles ou de criquets sont dus à un déséquilibre créé par l'homme, nous ne pouvons pas exclure cette hypothèse compte tenu des nombreux exemples avérés.
  - La déforestation est une cause essentielle de rupture d'équilibre.
    - On s'aperçoit que de nombreux sites de capitales d'anciennes civilisations sont désertiques, alors qu'ils étaient verdoyants au temps de ces civilisations. La déforestation de grandes surfaces pour la culture, pour le bois de chauffage ou de construction, a entraîné l'érosion des sols et des modifications des régimes de pluies (la forêt régule l'évaporation et retient l'eau de pluie qui, autrement, ruisselle et ne reste pas), conduisant à la désertification.
  - D'autres modifications de l'environnement peuvent avoir des conséquences catastrophiques
    - Pendant des siècles, le Mississippi sortait régulièrement de son lit. Il apportait des alluvions et de l'eau, permettant le développement d'une riche végétation. Ceci avait créé un large delta dont les îles absorbaient la violence des tempêtes. Le fleuve a été canalisé, les alluvions sont parties en mer, au large. Sans eau et sans alluvions, le sol autour du fleuve canalisé s'est asséché et effondré, permettant des remontées d'eau salée qui ont tué la végétation. Enfin, l'assèchement par l'homme de ces terrains a accéléré l'effondrement des sols qui se sont retrouvés nettement sous le niveau de la mer et du fleuve, avec les conséquences que l'on vient de voir lorsque les digues ont cédé au passage de l'ouragan Katrina (le réchauffement climatique lui-même n'étant pas étranger à l'augmentation de la force et de la fréquence des ouragans).

### 3 Le fonctionnement des sociétés traditionnelles

On désigne ici par sociétés traditionnelles les sociétés vivant en autonomie et indépendamment de toute ingérence extérieure, de toute règle imposée de l'extérieur par un état.

Dans les sociétés traditionnelles, les humains ont conscience de faire partie d'un tout qu'ils doivent respecter pour pouvoir y vivre.

- ils ne voient pas de différence fondamentale entre l'homme et les autres êtres vivants, considérant que chacun occupe une place équivalente dans le monde ; ceci est particulièrement évident dans les sociétés totémiques et les religions animistes
- ils sont convaincus qu'ils sont indissociables de leur environnement, au même titre que les animaux : de la même façon qu'un lion ne peut pas vivre dans la jungle ou qu'un ours polaire ne peut pas habiter la savane, ils ont conscience qu'ils sont adaptés à leur environnement, ou que cet environnement est le plus adapté pour eux. Ils veulent donc le préserver pour pouvoir continuer à y vivre.

Dans les sociétés traditionnelles-, la stabilité est l'objectif premier. Elle est obtenue grâce à la culture et l'éducation.

- La culture est l'héritage des générations précédentes. Selon le même principe qui a poussé les espèces vivantes à évoluer pour atteindre un état stable, la culture de chacune de ces sociétés a évolué pour garantir la meilleure adaptation possible à son environnement –ce qui implique que ces cultures doivent nécessairement être différentes selon l'environnement dans lequel elles se sont développées. Elle est le fruit d'une expérience millénaire. Elle inclut des règles qui limitent le développement démographique et la consommation de ressources : restrictions relatives à la procréation, codification et restrictions pour la chasse. Le résultat est qu'avant l'arrivée des civilisations industrielles, des sociétés se sont conservées de

façon stable pendant des millénaires, sans modifier l'écosystème dans lequel elles vivent, et donc sans menacer leur propre survie.

- L'éducation est naturellement le moyen de garantir la stabilité en perpétuant la culture et les règles associées, règles nécessaires à la stabilité. Dans ces sociétés traditionnelles, l'éducation est assurée par la communauté. Toutes les générations partagent la même culture, les jeunes, sujets actifs de leur éducation, ayant l'objectif de devenir des adultes sur le modèle de leurs ascendants. Le passage à l'âge adulte est souvent concrétisé par un rite initiatique qui signifie que le jeune est digne d'entrer dans la communauté à part entière et qu'il en accepte les règles.

Le résultat de cet héritage était une société qui ne modifiait pas l'environnement dans lequel elle vivait

- terres restées fertiles des milliers d'années
- habitat qui ne laisse pas de traces dans l'environnement
- technologie adaptées

Le résultat « naturel » de l'évolution des cultures traditionnelles est une culture qui peut perdurer indéfiniment au sein de son environnement.

Si elles avaient peu de biens matériels, les sociétés traditionnelles connaissaient une abondance de nourriture qu'elles ont souvent perdue.

- les témoignages de nombreux explorateurs en Afrique font état de ressources naturelles abondantes là où la famine est devenue endémique ; une région du Soudan recouverte de champs de coton appauvris par l'érosion s'appelait le pays de Dieu « en raison de sa grande abondance », on y trouvait « de belles forêts (...) et des plaines fertiles et bien cultivées ». Un voyageur parle du Bengale, région qui inclut l'actuel Bangladesh, un des pays les plus misérables de la planète dans ces termes : « tous les siècles ont parlé de l'Égypte comme du meilleur et du plus fertile pays du monde (...) mais selon que j'ai pu reconnaître du royaume du Bengale dans les deux voyages que j'y ai fait, je crois que cet avantage lui est dû plutôt qu'à l'Égypte ».

## 4 Le fonctionnement des sociétés industrielles.

A l'inverse de la biosphère et des sociétés traditionnelles, la compétition est érigée comme le principe de base des relations humaines :

- Compétition dès l'école, exigence de performance
- Guerre économique plus tard –parfois pudiquement appelée libre concurrence

La justification de la compétition est qu'elle est source de progrès, de création de richesse. Sans elle, ce serait la stagnation. Or la stagnation est inadmissible dans un monde dédié au progrès !

Mais quel progrès amène la compétition ?

- la réduction des inégalités ? non ! (voir entre pays du nord et du sud, et au sein de chaque pays)
- la réduction de la pauvreté, de la famine ? Non ! (voir en Afrique)
- l'augmentation de la richesse des riches ? Oui !

Et à quel prix ?

La compétition entraîne obligatoirement une dépense d'énergie supplémentaire :

- au nom de la mondialisation et de la compétition entre entreprises, pour gagner des marchés, il arrive souvent que des marchandises produites dans un pays A et vendues dans un pays B croisent des marchandises similaires, voire parfaitement identiques, produites dans le pays B et vendues dans le pays A. N'est-il pas évident qu'une coopération permettrait de réduire des dépenses énergétiques en consommant en A ce qui est produit en A, et en B ce qui est produit en B ?

Dans une compétition, il y a toujours des perdants

- qu'ils soient licenciés ou qu'ils travaillent dans des conditions de plus en plus difficiles, ce sont les salariés qui font sans cesse les frais de la guerre économique
- la guerre économique –la concurrence- est peut-être source de progrès économique, mais pas de progrès humain ! Seule la coopération, la solidarité, l'entraide, sont sources de progrès humain. Elles sont malheureusement reléguées en marge du système pour palier à ses injustices les plus criantes (voir

l'aumône faite par les pays riches aux pays dont les populations n'ont pas accès à l'eau potable et à une ration alimentaire correcte : moins de 0,5% de leur « richesse », quelques % de ce qu'ils consacrent à leur armée !).

La compétition engendre l'insécurité, l'absence de repos

- le gagnant d'aujourd'hui est toujours menacé par un nouveau concurrent, aucune bataille n'est gagnée définitivement.

Dans les sociétés industrielles, tout est vu en terme économique, la seule expression de la richesse est financière.

La richesse humaine, sociale, et celle de la nature, sont complètement ignorées.

- Si le coton a une valorisation financière meilleure à l'instant t que des cultures vivrières, il sera cultivé au détriment de celles-ci, qui seules, pourtant, permettent de nourrir des populations. L'enjeu économique prime sur l'enjeu humain.
- La notion de terre cultivable disparaît : toute terre est cultivable –à condition d'y mettre le prix (apport d'engrais, canaux d'irrigation...). De ce fait, rendre stérile une terre (par la monoculture intensive, par le lessivage d'un sol auquel on a retiré sa couverture naturelle), n'est pas un problème si c'est économiquement intéressant à court terme (si les terres cultivables se raréfient, il deviendra économiquement intéressant de remettre en culture à coup d'engrais chimiques la terre autrefois stérilisée).
- De façon plus générale, les atteintes à l'environnement ne sont prises en compte qu'en terme d'impact économique. Un pays qui émet moins de gaz à effet de serre que ce à quoi il a droit –quel droit, au fait, donné par qui ?- peut vendre à un autre pays son droit à polluer. C'est la manifestation la plus évidente de la marchandisation de la nature.

Puisque tout est réduit à une valeur économique, le don, le partage, sont mesurés

- celui qui donne –même ce qui est pour lui du superflu- a l'impression de s'appauvrir. Même s'il a trop aujourd'hui, il craint de n'avoir pas assez demain et de ne pas pouvoir compter sur la solidarité des autres. Cette crainte est d'autant plus justifiée que le fait de ne pas donner librement, gratuitement, entraîne une réciprocité. Le partage appelle le partage, l'égoïsme appelle l'égoïsme.
- La solidarité de la société (sécurité sociale, retraite...) n'est pas une vraie solidarité car elle ne repose pas sur un don authentique : c'est avant tout un système économique dans lequel tout est pesé, mesuré et qui prend en compte au moins autant les droits à bénéficier de cette solidarité que les besoins.

Dans les sociétés industrielles, il n'y a plus de transmission d'un patrimoine culturel d'une génération à l'autre.

- dans les sociétés traditionnelles, il y a acculturation des nouvelles générations dès leur plus jeune âge au contact des générations qui les ont précédés ; les jeunes participent aux activités des adultes.
- dans les sociétés industrielles, chaque génération vit de plus en plus séparée des autres.
  - o Les enfants et adolescents passent la plus grande partie de leur temps à l'école, dans leur chambre ou avec leurs amis. Même les repas sont de moins en moins l'occasion de rassembler une famille.
  - o Quand ils sont avec des adultes (école, clubs de sport...), ils ne partagent pas leurs activités, ils sont encadrés par eux.
  - o L'éclatement géographique des familles fait que les enfants voient moins leurs grands-parents.
- Le résultat : le « conflit des générations » ou « le fossé entre les générations », une incompréhension et une difficulté pour les générations montantes à s'intégrer au monde des générations qui les ont précédés.
- C'est aussi une perte de la mémoire collective qui était à la fois le résultat et la garantie de la bonne intégration des hommes à leur environnement : souvenir des crues millénaires, connaissance des variétés et des modes de cultures adaptés au sol, maîtrise des techniques de constructions les plus économes en ressources locales et les mieux intégrées, connaissances des animaux et de leurs rôles dans l'équilibre du système, etc...
  - o Aujourd'hui, le divorce est consommé entre les jeunes générations et leur environnement. Un adolescent trouve normal de manger des tomates en hiver, ne sait pas distinguer un plan de petits pois d'un chou (authentique !)

Dans les sociétés industrielles, face à l'apparition d'un problème résultant d'une perturbation du système, on ne cherche pas à revenir à l'état d'équilibre antérieur. On cherche plutôt des solutions aux conséquences de la perturbation, solutions qui introduisent une nouvelle perturbation.

Par principe, les solutions viennent du progrès scientifique et technique, et on ne retourne pas en arrière. Cela donne par exemple :

- Face à des étés de plus en plus chauds –effets du réchauffement climatique-
  - o On commence par augmenter le nombre des climatisations, consommatrices d'énergie et contribuant donc à accentuer le réchauffement
  - o On imagine des solutions extraordinaires comme par exemple de mettre dans le ciel des gigantesques miroirs pour renvoyer une partie de l'énergie solaire –sans avoir aucune conscience des conséquences possibles sur tous les êtres vivants
- Face à la diminution des pluies dans des zones de cultures intensives aux Etats-Unis –conséquences des modifications du cycle de l'eau du fait même de cette culture intensive- on envisage un canal de plusieurs milliers de kilomètres pour amener de l'eau du nord du continent ; son importance serait telle qu'il entraînerait nécessairement de nouvelles modifications des régimes de pluie –un fleuve ou un canal peut faire office de frontière aux pluies, comme une montagne.
- Les déséquilibres que causent dans notre organisme une nourriture trop riche et trop éloignée de notre régime naturel, des poisons chimiques, du stress, etc... se traduisent par le développement de maladies cardio-vasculaires, de cancers, de diabète,... Plutôt que de chercher à rétablir un équilibre biologique, on invente de nouvelles molécules dont les effets sur l'organisme entraînent d'autres déséquilibres – pudiquement appelés effets secondaires. Un anti-inflammatoire aurait provoqué la mort de plus de 20 000 personnes par arrêt cardiaque...
- Les bébés qui ne sont pas allaités par leur mère ont moins d'anti-corps ; l'environnement urbain et les règles d'hygiène pour les plus jeunes enfants limitent également leurs possibilités de développer des défenses immunitaires adaptées (il a fallu des études scientifiques pour s'apercevoir que des enfants élevés avec des animaux étaient en moyenne moins allergiques que ceux qui en étaient « protégés » !). Cette rupture avec notre environnement naturel se traduit par une plus grande fragilité. La réponse de la société industrielle est de chercher à se propager de toute contamination, par des règles d'hygiène de plus en plus strictes, avec deux conséquences :
  - o L'accentuation de notre fragilité (cercle vicieux)
  - o Un renforcement des agents pathogènes qui, lorsqu'ils ne sont pas complètement éliminés dans une fabrication de nourriture industrielle –ce qui arrive inévitablement de temps à autre-, se retrouvent sans concurrence d'autres micro-organismes et peuvent proliférer de façon plus rapide.

## 5 En guise de conclusion

Si vous avez foi dans le progrès, vous n'avez vu dans ces exemples que ... de la mauvaise foi !

Et il est vrai que nous trouvons tous les jours des exemples qui « prouvent » (pour celui qui veut y croire) que :

- les énergies renouvelables, les progrès techniques, permettront de lutter contre l'effet de serre
- l'agriculture intensive permet de nourrir l'humanité entière (enfin, pas encore... Demandez aux africains ou aux bengalis)
- la médecine permet de sauver des vies qui auraient été perdues il y a 50 ans
- l'amélioration des conditions d'hygiène limite les maladies

... comme nous trouvons tous les jours des exemples qui « prouvent » (pour celui qui veut y croire) que la machine du progrès est emballée et qu'elle nous conduit à la catastrophe.

Nous ne percevons du monde, nous n'enregistrons, que ce que nous voulons bien percevoir et enregistrer. Il faut d'abord en être conscient.

Ces réflexions doivent beaucoup au livre d'Edouard Goldsmith, le Tao de l'écologie, (éditions du Rocher, 2002), paru précédemment sous le titre le défi du XXIème siècle. Si le sujet vous intéresse, vous y trouverez des éléments beaucoup plus documentés et argumentés.